Les grandes figures combières d'autrefois – 88 – Robert Rochat du Vieux-Cabaret de bise dit Flaubert (1887-1955)

Extrait de : **un village d'affineurs et de monteurs de boîtes** (à paraître)

Quand il manquait un numéro de boîte, à cette époque, ça date tout de même d'il y a cinquante ans, on nous envoyait en chercher chez l'oncle Robert et la tante Aline. C'était à deux pas, en face de l'église, juste à côté du Cygne. On prenait le petit char et les sacs vides. On laissait le véhicule devant la maison, sous le néveau, pour pénétrer ensuite dans le long corridor sombre, à l'ancienne. On poussait une première porte. On traversait un second petit corridor, on poussait une deuxième porte, celle-ci vitrée par laquelle ne passait pourtant qu'une lumière diffuse, presque brune. On aimait la pénombre en ce temps-là, et nous aussi, qui y trouvions parfois une certaine sécurité. Et les rares ampoules que l'on trouvait, elles étaient encore de faible voltage, ou plutôt d'ampérage. Non de voltage ! Pour l'économie. On pénétrait ensuite dans la cuisine chaude. Elle n'avait qu'une fenêtre qui donnait sur la ruelle et la haute façade du Cygne dans le coin supérieur gauche où l'on peindrait bientôt : Stop, ici on mange bien !

Et il avait là, dans la vieille cuisine, l'oncle Robert et la tante Aline. Oh ! pas des nerveux, de ces humains à vous attraper un infarctus toutes les semaines. Ils étaient derrière la table avec tout plein de choses dessus. Et ils clouaient. Alors l'oncle Robert se levait pour venir nous remplir les sacs à la cave arrière tandis que la tante Aline, elle, elle continuait à clouer. Avec l'oncle Robert nous allions donc dans l'arrière boutique, située étrangement au levant tandis qu'elle n'avait point de fenêtre. Le soleil pour la cave, entièrement murée, et l'ombre du nord pour la chambre ou même pour la cuisine ! Fameuse disposition de l'ancien temps que l'on a peine à croire. Et pourtant. Et dans cette cave, ça y sentait bon le bois et la terre. L'odeur du bois humide, c'est parfois un rien l'odeur de la pisse de chat. C'était mal éclairé. On voyait au plafond une ampoule toute nue.

- On voudrait des treize, qu'on disait à l'oncle Robert.

Alors celui-ci se baissait avec un peu de peine, prenait une pile, tenue dessus et dessous, qu'il mettait dans le sac que nous tenions ouvert. Il n'est jamais facile d'aller au fond. Il mettait quatre ou cinq piles. On

emplissait deux ou trois sacs qu'on charriait ensuite le long du corridor pour retrouver le grand air devant la maison, en même temps que l'église, en face, où nous lisions à chaque fois l'heure au cadran. C'était la fin de l'après-midi, invariablement, sur le coup de quatre heures, quatre heures et demie. Une heure avant qu'il ne faille aller livrer à la gare avec le cheval.

Il semblait toujours que nous ressortions d'un trou, ou d'une grotte, en quittant chez la tante Aline, quand bien même ici l'on avait trouvé bon accueil et respect. Car c'étaient de bonnes et braves gens, que l'oncle et la tante, sans autre ambition que de gagner leur pain, que de pouvoir nouer les deux bouts. L'oncle Robert, c'était le sonneur et le concierge de l'église. Il m'est arrivé, dans la vie, d'envier sa place ! J'aurais tant aimé moi aussi sonner les cloches de mon église !

On retournait à la laiterie pour replonger dans la cave tiède et pleine d'odeurs.

Et ces choses, c'est là vraiment qu'on a appris à les connaître. Comme ces boîtes à vacherin. De belles boites dont les clous pourtant, à cause de l'humidité de la cave, et parce que pour certains numéros on les laissait entreposées peut-être trop longtemps, rouillaient. Même le bois bleuissait parfois de trop d'humidité pour finalement devenir bientôt gris ou noir. On en perdait, des boîtes, de cette façon-là.

Nous faisions nos expériences. Nous apprenions à découvrir ce monde du vacherin qui nous était certes ordinaire, mais qui se révèle aujourd'hui dans le souvenir, alors que les affineurs ne sont plus que deux au village, et jusqu'à quand, proprement fascinant.

On en voit des choses, en une vie, quand même !

Cette même scène avait déjà été racontée dans « Saveurs d'enfance », Editions Cabédita, 1990 :

A la laiterie, comme ailleurs, la saison des vacherins battait son plein. On voyait par le village les monteurs de boîtes mener leur production chez l'affineur. Mon oncle Robert, dit Flaubert, mari de la tante Aline, frère de Emile dit Femil, habitait le Vieux Cabaret, partie de bise. Il montait des boîtes pour la laiterie qu'il rendait sur place dans des sacs qu'il portait sur son dos. Nous allions aussi parfois les chercher nous-mêmes là-bas, avec le petit char. Elles étaient empilées dans la pièce arrière qui n'avait pas de plancher, qu'un simple sol de terre battue. Une vieille maison que celle de mon oncle Robert, avec une cuisine éclairée d'une seule fenêtre qui donne sur le Cygne, juste en face, et dont la grande façade lui mange la lumière. Aux murs de la chambre devant étaient accrochés de grands tableaux qui présentaient des scènes de chasse en Afrique. Nous les regardions toujours longtemps quand nous rentrions chez la tante Aline, fascinés par cette poursuite des grands fauves à cheval et par leur tragique mise à mort. L'exotisme!

La tante Aline était la sœur de mon grand-père. Elle venait de l'Epine. Nous lui rendions souvent visite avec ma mère. Elle me gardait les Nounou, Pingo et Pelly qu'elle découpait dans le bas des *Feuilles d'Avis de Lausanne*. Avec le temps qui passe, les visages disparaissent, à peine si je me souviens de sa taille qui était petite. Mais par contre les odeurs, les couleurs, les impressions surtout, se gardent mieux. Ma mère parlait avec elle. Et moi? Est-ce que l'on

cause aux adultes quand on est enfant? Juste répond-on aux questions que l'on nous pose, toujours les mêmes, sur l'école, sur les vacances qui se rapprochent à grands pas. Mais si l'on ne parle guère, l'on regarde d'autant mieux ce qui nous entoure et que l'on n'oubliera jamais.

Des boîtes s'entassaient en piles régulières dans la chambre du fond qui sentait le bois, la résine, mais aussi un peu le moisi, à cause de sa forte humidité régnante. Ils montaient les boîtes à vacherin sur la table de la cuisine, ce qui ne nécessitait pas un bien grand matériel: un marteau, des petits clous compris dans un carton aux bords noircis ou carrément dans une boîte à vacherin, et des goupilles pour maintenir la pliure. Toc, toc, toc... six ou sept clous pour la boîte, autant pour le couvercle.

Le travail à domicile ne payait pas beaucoup en ce temps-là. C'était presque une tradition que d'offrir peu à ceux qui s'échinaient à la maison. Pire encore du côté des marchands de pierres fines au début du siècle. Une vieille dame m'en avait longuement causé de ces exploiteurs, que la société non seulement autorisait à pratiquer des prix dérisoires, mais encourageait vivement! Tous ces travaux réservés de ce fait à ceux que l'on pourrait appeler de petites gens. Honnêtes et sympathiques avec leur vie modeste qui valait bien celle de leurs concitoyens plus aisés. Car où réside le bonheur dans le fond? Dans l'arrogance que procure l'argent, ou dans la simplicité d'une condition ordinaire? Je les vois à la cuisine chaude où ils montent ces boîtes. Certes ils vivotent, mais le temps n'est-il pas quand même pour eux comme il l'est pour les autres? Dans la plupart des cas, ils ont une maison, toujours un lit, une table où ils mangeront bientôt les mêmes vacherins. Ils ont des chats et des souris. Des joies et des peines. Assurément pas d'auto. Un vélo, une carriole, une brouette à cadre tout au plus.

Mon oncle Robert était d'une constitution délicate. Il n'en fut pas moins en plus de son travail ordinaire concierge de l'église. Il sonnait les cloches tous les jours pour midi, et le dimanche matin pour le culte. On le voyait traverser la route pour se rendre au temple. Il montait dans le clocher au niveau d'où l'on tire sur les grosses cordes et actionnait les cloches en cadence. Il réapparaissait plus tard dans l'église dont il bourrait le gros fourneau cylindrique qui

chauffait avec peine ce volume énorme où les femmes gardaient leur manteau et leur chapeau. Des chapeaux il y en avait de toutes sortes, et de toutes les couleurs, quoique noirs de préférence, avec des voiles qui mangeaient les yeux de ces dames.

Quand ils mourront, lui d'abord, et puis la tante Aline, les enfants partis depuis longtemps ne garderont pas la maison. Elle fut vendue et rachetée avec les champs par le frère et beau-frère de l'Epine, Millet. Pour 5000 francs. Et qui, intéressé surtout par les terres, la remis peu après en vente. Une maison tellement vieille, je précise si belle quand même, que beaucoup de gens par le village disaient: «Moi, d'une maison pareille, je n'en donnerais pas cent sous.» Ainsi voyait-on les vieilles bâtisses en ce temps-là. Des immenses toits à refaire, d'énormes volumes sans utilité, bref des paquets de soucis en puissance.

L'oncl'Robert en 1942

La tante Aline en 1942

Deux enfants, en des temps plus anciens, Jean-Robert et Renée, beaux et sages comme une image ! Cliché vraiment admirable, et surtout attendrissant au possible.

C’était un demi-siècle avant que je ne connaisse l’oncl’Robert. Les conditions restaient-elles, à peu de chose près les mêmes ?

Du 3 février 1902. Conditions pour l’engagement des marguillers du Lieu et Charbonnières.

1o Les marguillers doivent apporter le plus grand soin aux travaux d’entretien et de propreté des temples qui leur sont confiés. Chaque dimanche les temples doivent être soigneusement balayés et les bancs époussetés. Les tapis doivent être battus chaque fois que cela est nécessaire.

2o Les temples seront chauffés d’une manière rationnelle chaque fois que la température l’exigera.

3o Les collectes se feront à chaque service, suivant les instructions de la Municipalité ou du Conseil de paroisse, et le produit versé dans les troncs ad hoc.

4o Les horloges doivent être maintenus avec beaucoup de soins ; ils seront remontés et mis à l’heure avec une grande régularité[1]. Les cloches seront sonnées suivant les instructions de la Municipalité ou du Conseil de paroisse.

5o Les abords des temples seront maintenus constamment propres. Pour ce qui concerne celui des Charbonnières, la place pavée devant le temple devra être toujours propre et balayée avec soin chaque dimanche matin. En outre la salle de la bibliothèque ou des catéchumènes devra être chauffée en hiver pour la réception du pasteur.

6o Lorsque les temples seront occupés entre les heures de service ordinaire pour des réunions quelconques, les marguillers devront se mettre à la disposition des personnes qui pourraient avoir besoin de leurs services.

L’engagement a lieu pour 4 ans.

Ct Ls Rochat	Paul Léon Schneider	marguiller pour les Charbonnières
Rochat Fs Aimé	J.Jérémie Rochat fils	Fritz Meylan

[1] On utilise toujours à l’époque semble-t-il donc le masculin pour horloge.